

*La Journée d'un curé de campagne*, François Brault, Canada  
(Québec), 1983, 66 minutes

Léo Bonneville

Number 116, April 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50913ac>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this review**

Bonneville, L. (1984). Review of [*La Journée d'un curé de campagne*, François Brault, Canada (Québec), 1983, 66 minutes]. *Séquences*, (116), 31–32.

# Images d'ici

« Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit. » La Rochefoucauld

## OÙ EST LE CINÉMA QUÉBÉCOIS?

Il y a quelques années, on se posait la question: où va le cinéma québécois? Aujourd'hui, on se demande: où est le cinéma québécois? Depuis au moins trois mois, aucun film nouveau de chez nous n'a paru dans les cinémas commerciaux. Aucun. Est-ce à dire que le cinéma québécois est mort? Pourtant nous avons entendu parler longuement d'une version cinématographique du *Crime d'Ovide Plouffe* (Denys Arcand) et même d'une version télévisuelle (Gilles Carle). Nous en avons même vu des extraits fort attachants. Et puis, nous avons suivi les reportages sur Jean Beaudin qui tournait *Mario s'en va-t-en guerre* aux Îles de la Madeleine, d'après un roman de Claude Jasmin. Par ailleurs, les journaux nous ont appris que Jean-Claude Labrecque avait donné une suite aux *Vautours*, sous le titre *Les Années de rêve*. Nous nous sommes même réjouis en apprenant que le film serait au festival de Cannes, dans la section Quinzaine des réalisateurs. De son côté, Micheline Lanctôt a terminé, depuis des mois, *Sonatine* et le film a même été présenté, un soir, à Québec<sup>(1)</sup>. Eh bien! ces quatre films que l'on espère toujours, il faudra encore patienter avant de les voir s'animer sur nos écrans. À la manière de notre Premier ministre qui annonce à Paris d'abord l'achat d'ordinateurs, *Les Années de rêve* sortira à Cannes et même à Saint-Malo avant de nous revenir à l'automne. Diable! pourquoi les distributeurs attendent-ils tous à l'automne pour sortir les films québécois, alors que nos hivers sont interminables et que nous n'avons plus que le cinéma étranger à nous mettre sous les yeux? Pourquoi l'automne et non le printemps, cette saison si prometteuse?... Vraiment, il y a là un parti pris fort contestable. Tout à l'automne et rien après. Drôle de décision. Que les distributeurs ne viennent pas se plaindre que nos films ne sont pas vus. Il serait avantageux de répartir les films québécois au cours d'une année afin d'entretenir un intérêt constant pour notre cinéma. Si non, va pour l'automne. Et puis neuf mois de silence profond. Ah! que l'hiver est long pour le cinéma québécois!

Léo Bonneville

(1) Au moment d'aller sous presse, nous apprenons que le film sortira le 30 mars.

**L A JOURNÉE D'UN CURÉ DE CAMPAGNE** — Réalisation: François Brault — Scénario: Michel Lessard — Images: François Brault — Musique: Jean Cloutier — Montage: Suzanne Allard, Pascal Gélinas et Marthe de la Chevrotière — Origine: Canada (Québec) — 1983 — 66 minutes.

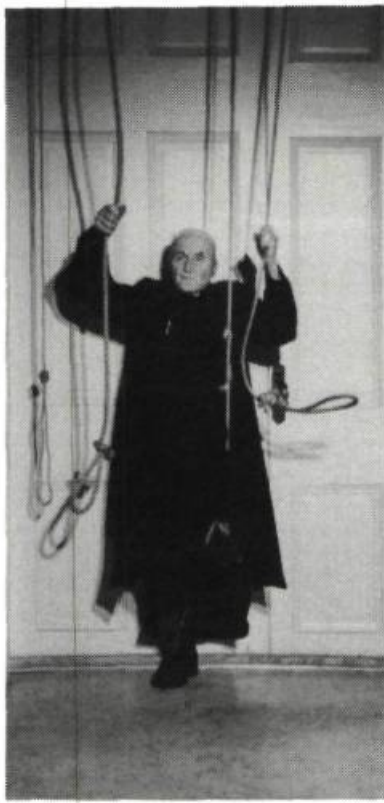
Décidément, on peut se demander ce qui a poussé les artisans de ce film à aller chercher ce curé de campagne aux confins du Québec? On aurait cru disparu définitivement du paysage québécois ce pasteur d'avant Vatican II. C'est dire combien les traditions sont solides chez nous et combien certains tribuns sacrés (ces deux mots ne sont pas offensants) ont la vie dure. Toutefois c'est une vie toute consacrée à ses ouailles, dans des conditions souvent difficiles, que mène le curé Antonio Arsenault de Saint-Séverin-de-Beauce.

Pour nous le faire connaître, le réalisateur va le suivre dans différentes activités de ses journées. Le film commence en hiver alors que le curé, après avoir déneigé le chemin du presbytère, s'amène à l'église pour sonner les cloches. C'est tout un sport! N'hésitant pas à tirer les cordes, il s'arc-boute un pied pour s'élever au rythme des sonorités. Ainsi le curé Arsenault y va de son concert matutinal: c'est l'angelus. Il nous explique alors le sens des cloches et leur symbolisme dans la chrétienté. Puis, nous le voyons vaquer à ses obligations ministérielles, disant la messe (avec quelle ostentation!), confessant, récitant son bréviaire, recevant un paroissien, répondant aux appels téléphoniques, portant le viatique à un malade. Tous ces gestes, nous les connaissons déjà. Mais ce qui

importe ici, c'est la manière dont ils sont effectués par ce curé. C'est ce qui fait la curiosité de ce film qui nous ramène des décennies en arrière, pour ne pas dire des siècles.

En plus de ses gestes toujours spectaculaires, il faut l'entendre s'exprimer à diverses occasions. Il parle devant l'autel s'adressant à la caméra qui le filme ou même en sortant du confessionnal; il sermonne du haut de la chaire; il conseille au téléphone, ne manquant pas de bénir, à distance, la femme qui va accoucher.

Justement que dit-il ce brave curé de campagne? Ses paroles cherchent toujours à mettre en



garde, à prévenir, à avertir, à fulminer même. Et d'une voix posée et forte, il enjoint ses fidèles de s'éloigner du malin pour avancer sûrement dans la bonne voie. Évidemment, c'est la chair qu'il redoute, cette chair si faible qui fait tant de ravages. C'est le malin qu'il faut fuir, lui qui a possédé nos premiers parents dans le jardin des délices. Tous ses propos contribuent à protéger et souvent à menacer... afin d'éloigner ses paroissiens de tout danger fatal.

S'il prêche avec vigueur, présentant Dieu comme un justicier, il ne manque pas de juger ceux qui s'éloignent de l'enseignement traditionnel de l'Église. Pour lui, Vatican II semble avoir été mal compris par plusieurs de ses confrères. Il attribue aux instances de Satan la pratique de l'absolution communautaire et publique. Il doute même de la valeur d'une messe qui ne dure qu'un quart d'heure. Il réproche les prêtres qui disent la messe sans ornements, donnant lui-même la communion en déposant l'hostie exclusivement sur la langue. Tout son comportement semble vouloir attester que rien n'a été modifié dans l'Église depuis... toujours. Et comme si ses fidèles étaient encroûtés dans des habitudes vétustes (qui ne sont pas des rites) auxquelles il ne faut pas déroger.

Ce qui étonne, c'est que personne ne se rebiffe. Les fidèles restent attentifs aux objurgations de leur pasteur. Ils le consultent couramment. Le ton paternaliste de ce bon curé témoigne que le prêtre demeure encore le pasteur vénéré et écouté de ses paroissiens. Il faut reconnaître que tout ce qu'il fait, il l'accomplit avec gravité et bonté, conscient du mandat qu'il a reçu

du Christ.

Il est vrai que le réalisateur a suivi ce curé avec une ferveur soutenue. Il l'a souvent mis en situation pour recevoir ses commentaires qui abondent dans le film. La mise en scène (le prêtre sonnant les cloches, le prêtre en aube devant l'autel) nous dit suffisamment que le curé Arsenault a profité des occasions pour livrer ses observations et ses remarques en toute liberté, sachant même que ses propos ne plairaient pas à tout le monde. Mais, assuré de posséder la vérité, il n'entendait nullement tergiverser sur ses convictions inébranlables.

Toutefois on peut se demander pourquoi le réalisateur est allé feuilleter le petit catéchisme de persévérance de l'abbé Gaume, ouvrage édité à Paris en 1854. Tout le long du film, un lecteur nous assaille d'extraits qui résonnent d'une autre époque. Sans doute ces réflexions trouvent-elles leur application dans le comportement de l'abbé Antonio Arsenault. Mais tout de même ces textes sentent le fagot.

Ce film n'existerait pas sans la maîtrise de la caméra et du montage. On doit dire que François Brault manie la caméra avec une sûreté étonnante, accompagnant ce curé nerveux et dynamique dans ses déplacements. Il faut relever particulièrement la beauté secrète des images du viatique prises à l'extérieur, à travers une vitre. On apprécie là la discrétion du cameraman. Quant au montage, il s'articule de façon à permettre au spectateur d'estimer les diverses occupations de l'abbé Antonio Arsenault, y compris le modeste repas partagé avec sa soeur cuisinière.

Que faut-il penser de ce film aussi surprenant qu'inattendu? Que les traditions religieuses ne

meurent pas totalement au Québec. Qu'il reste des curés réfractaires au changement liturgique. Que l'éloignement des grands centres entretient le conservatisme. Cependant la sincérité, le dévouement, la générosité d'un pasteur, tout entier donné à ses ouailles, lui conservent la confiance indéfectible de ses fidèles. Mais il s'agit sans doute d'un curé de campagne en voie d'extinction. C'est le folklore qui va y perdre!

Léo Bonneville

## THE KID WHO COULDN'T MISS —

Réalisation: Paul Cowan —

Scénario: Paul Cowan — Images:

Paul Cowan — Musique: Ben Low —

Montage: Sidonie Kerr, Paul Cowan

— Commentaire de Paul Cowan dit

par William Hutt — Interprétation:

Eric Peterson (Billy Bishop, Walter

Bourne). Intervenants: Jack Scott,

Alexander McKee, Mary McCidden,

Louis Loumez, Cecil Knight, Arthur

Bishop, Louis de Diesbade —

Origine: Canada — 1982 — 76

minutes.

C'est le genre de film que pastichait si drôlement Woody Allen dans *Zelig*: une évocation biographique composée à l'aide de bandes d'actualités, de vieilles photos, de manchettes de journaux et de témoignages. Le garçon qui ne pouvait rien rater, annoncé par le titre, c'est William A very Bishop, dit Billy Bishop, as canadien de l'aviation pendant la première guerre mondiale. Parmi tous les pilotes servant alors dans les forces armées de l'Empire britannique, il détenait le record d'avions ennemis descendus (72). Il y a quelques années, l'acteur Eric Peterson ressuscitait ce héros plus ou

moins oublié dans un « one-man show » intitulé « Billy Bishop Goes to War »; le film en présente d'ailleurs quelques extraits, toujours joués par Peterson qui campe aussi bien l'aviateur que son mécanicien Walter Bourne. C'est en voyant ce spectacle théâtral et en conversant avec les auteurs, Peterson lui-même et John Gray, que Paul Cowan, documentariste montréalais à l'emploi de l'Office national du film (on lui doit le film sur les jeux du Commonwealth, *Going the Distance*, et la série *Wars* présentée à la télévision), a eu l'idée de ce documentaire.

Le résultat est un astucieux travail de bricolage. Le réalisateur ne disposait en effet, en tout et pour tout, que de quelques secondes de pellicule ancienne représentant le personnage qu'il voulait évoquer. Les données biographiques sont donc surtout fournies par le commentaire que vient illustrer un choix ingénieux de bouts de films empruntés, soit à des actualités d'époque (où des pilotes comme von Richtofen, le célèbre baron rouge, as de l'aviation allemande, et Georges Guynemer, gloire des ailes françaises, font des apparitions plus fréquentes que Bishop lui-même), soit à des oeuvres de fiction anciennes réalisées sur le sujet (on a le temps de reconnaître au passage Gary Cooper dans un extrait).

Bishop semble être un bon exemple de ces jeunes gens indociles et turbulents qui trouvent dans la guerre une sorte d'exutoire à leur énergie. Peu doué pour les études, il faillit être mis à la porte du Royal Military College de l'Ontario, lorsque survinrent les hostilités en 1914. Il s'engagea dans la cavalerie, mais cette division n'avait guère d'utilité dans les affrontements de tranchées. Aussi

songea-t-il assez rapidement à se joindre à l'aviation, même si, en temps que « colonial » et roturier, il avait peu de chances au départ de devenir pilote. Dans ces premiers mois de guerre, les avions servaient surtout à des randonnées de reconnaissance au-dessus des lignes ennemies; les combats viendront plus tard. Bénéficiant du patronage d'une dame anglaise du haut rang, notre Canadien fut admis à l'école de pilotage, mais il semble qu'il fut toujours meilleur tireur que pilote.

Pour divertir l'attention des civils des pénibles et stagnantes opérations terrestres, les autorités militaires se mirent à monter en épingle les exploits des aviateurs qui s'affrontaient dans les airs à bord de fragiles coucous. Fêtés, adulés, les héros de l'aviation avaient de quoi

s'enfler la tête; ils vivaient, par ailleurs, une aventure toute neuve, le premier conflit aérien de l'histoire du monde. Il semble que Bishop avait toutefois un tempérament de solitaire, remplissant ses missions le plus souvent en franc-tireur, puis se retirant sous sa tente. Le cinéaste se permet de mettre en doute le fameux record de 72 attribué au héros, la tabulation ayant été loin d'être rigoureuse. Quoi qu'il en soit, une fois la guerre finie, Bishop n'avait guère d'enthousiasme vital. Avec le grade de lieutenant-colonel, il continua à servir dans l'aviation canadienne; on le sortit des boules à mythes en 39-45 pour fins de propagande.

À travers l'histoire d'un homme, c'est toute une période, toute une conception de la guerre que le film fait revivre avec un certain ton

critique. L'un des interviewés, ancien aviateur français, parle de ses états de service comme le ferait un ancien joueur professionnel, traitant de la guerre dans les airs comme d'un sport: et le réalisateur de renchérir par un jeu de montage en insérant de façon ironique des plans de réactions de foules, à travers les images d'un affrontement en plein ciel. Le sport en question a tout de même coûté la vie à cinquante-cinq mille joueurs comme le signale le commentaire. Conscientieux et sélectif dans ses recherches, virtuose dans ses effets de montage, lucide et informatif dans ses commentaires, Paul Cowan a des dons évidents pour le genre de travail qu'il accomplit. La réputation du film documentaire « made in Canada » a trouvé avec lui un défenseur de classe.

**Robert-Claude Bérubé**

